

LES PETITS CONTES DE LA NUIT

Programme de courts métrages, Allemagne, Belgique, États-Unis, Espagne, France. Animation, couleur. 60 minutes.

Point de vue

Par Mathilde Fleury-Mohler

QU'IL FAIT SOMBRE !

Ce programme aborde certes la question du sommeil, mais avant tout de l'obscurité, sous bien des prismes.

Dans **Monsieur Papier**, l'obscurité est positive : le sommeil est un plaisir, une bonne nuit permet de passer une bonne et longue journée. Lorsque tombe le crépuscule, tout s'apaise : la lune remplace le soleil brûlant, le chat enfermé ne menace plus l'oiseau, le ciel reprend des tons bleutés, la musique s'attendrit, le temps s'étire, Monsieur Papier profite de la sérénité environnante.

Dans **Petite Étincelle**, la pénombre n'équivaut pas à la nuit et ne représente pas un danger : la souris ne risque de rencontrer le chat que lorsqu'elle doit s'exposer dehors – en l'occurrence en plein jour, ce qui, soit dit en passant, ne correspond pas à la réalité de la vie des chats et des souris. L'obscurité correspond à un lieu protecteur et à une atmosphère propice à sa passion. Malgré tout, la souris a besoin d'une lumière pour lire. De la même manière, on va le voir, dans **Le Raton laveur et la Lampe de poche**, la lumière lui permet de découvrir des mondes nouveaux et lui sauve la vie en effrayant un prédateur.

Comme dans nombre de films à suspense, le film joue sur le hors-champ et la bande-son pour faire croître la sensation de danger

(cf. **Le Poisson-veilleuse**) : du moment où le chat a repéré la souris jusqu'à celui où il essaie de l'attraper en haut de l'armoire, on ne le voit plus. Ce sont cette absence à la fenêtre puis les manifestations, souvent sonores, de sa présence à l'intérieur de la maison qui sont inquiétantes : les miaulements, la nappe qui bouge, la porte qui se ferme. Les spectateur·rices ne voient que la souris ; on a peur avec elle, on est pleinement de son côté.

De nouveau, dans le troisième film, la nuit est positive et même attendue avec une grande impatience : la tortue compte les jours qui la séparent de sa période d'hibernation et malgré le plaisir qu'elle ressent en recevant les signes d'affection de ses amis, elle a hâte de pouvoir enfin dormir. Le cadeau qu'elle désire vraiment, celui qu'elle demande à son ami le lion, c'est bien « **un long moment de tranquillité** ». Contrairement au petit poisson, elle n'attend qu'une chose : pouvoir enfin éteindre la lumière. Le réalisateur joue malgré tout sur le motif de la nuit menaçante : pour créer le suspense lorsque quelqu'un frappe à la porte, on ne voit que la main du personnage et la musique prend une tonalité et un rythme inquiétants.

Dans les trois films suivants, l'obscurité est connotée de façon moins positive, qu'elle soit réelle ou symbolique. Le petit poisson-veilleuse est bien en peine lorsqu'arrive l'heure de dormir. Dans le noir, notre imagination peut nous jouer des tours et défor-



mer non seulement ce qu'on voit mais aussi ce qu'on entend. En l'occurrence, ce sont d'abord les bruits qui résonnent de façon inquiétante car, parfois, dans le noir, ce qu'on entend n'est pas davantage identifiable que ce qu'on voit. Apeuré par les sons, le petit poisson-veilleuse ouvre les yeux et ce sont alors les ombres qui deviennent source de frayeur. Les personnages sont dessinés avec peu de détails, ils sont principalement incarnés par leurs contours, ce qui se prête bien à ce jeu d'ombres. Une fois la lumière allumée, les petit-es spectateur-trices peuvent constater que c'est l'association ou la superposition des formes et des sons qui déforme le connu, l'identifiable. Pourtant, si, chaque fois, la lumière permet au petit poisson-veilleuse de s'assurer que le danger n'est que le fruit de son imagination, seul un câlin le rassure définitivement. Et finalement, ce sont les autres habitant-es de l'océan qui, lorsqu'ils aperçoivent le poisson-veilleuse, prennent la poudre d'escampette.

Dans **Le Raton laveur et la Lampe de poche**, il fait nuit, tout simplement parce que les rats laveurs sont des animaux nocturnes. C'est donc un environnement neutre, familier pour le raton laveur. Mais la lampe torche qu'il trouve, donc la lumière, lui permet de voir le monde autrement, de faire des découvertes : pour la première fois, semble-t-il, il observe les fourmis, la cime des arbres, les insectes. Il invente même des jeux : attraper les papillons et faire peur aux oiseaux. Grâce à cet objet, mais aussi grâce à sa curiosité et son intelligence, il fait peur à son prédateur. On peut inverser les choses : nous, humain-es qui vivons principalement le jour, que percevons-nous si nous nous promenons en forêt la nuit ? Notre ouïe, sûrement, sera plus en alerte.

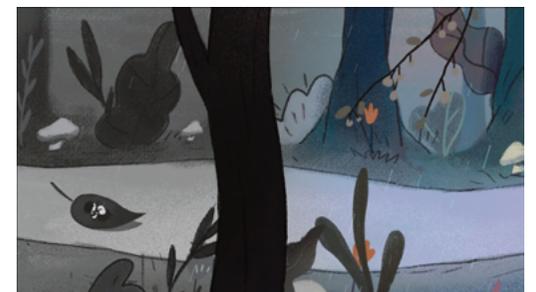
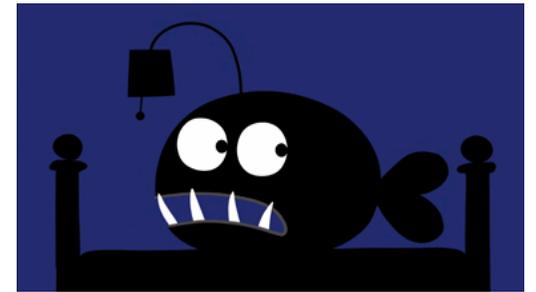
Enfin, dans **Conte d'une graine**, l'obscurité dans laquelle est plongé le garçon est symbolique. Comme Pinocchio, l'enfant se retrouve dans le ventre sombre d'une créature. Cette mésaventure représente une épreuve et, pour s'en sortir, il doit la réussir. En l'occurrence, il s'agit de ne pas se laisser tenter par d'autres trésors que le sien. Car le chemin du petit garçon est de comprendre que ce qui est précieux, c'est un endroit qu'on aime et où l'on a des amis. L'un des éléments visuels qui nous font comprendre l'aspect symbolique de cette séquence est le passage de la couleur au noir et blanc lorsque l'enfant pénètre dans le temple, où seul un rouge vif colore encore quelques attributs. Cette étape de son aventure

se termine dans le noir complet. Mais le temps passe, et les mauvais moments aussi. Les couleurs reviennent, on comprend que le petit garçon se rapproche du terme de son voyage. Notons que l'or, tout aussi symbolique ici, est un métal particulièrement lumineux, doré comme le soleil, source de toute vie. Mais ce n'est pas ce qui brille qui est précieux et cela le démon, dont le ventre est empli de trésors scintillants, ne l'a pas compris. Avant cela, par deux fois, pour encadrer la séquence durant laquelle le dieu-oiseau délivre son message tel la Pythie, et par opposition à la noirceur de la séquence qui suit avec le démon, le blanc envahit le cadre. Entre ces deux plans complètement blancs, la réalisatrice symbolise le ravissement de l'enfant par des formes de toutes les couleurs qui éclatent et dansent dans l'air puis autour du garçon.

Pour conclure la question de l'obscurité et donc de la lumière, son pendant indissociable, revenons un instant au **Raton laveur et la Lampe de poche**. Le jeu que découvre le raton laveur évoque le cinéma même. Avant que les inventions techniques permettent de raconter des histoires avec cette technologie somme toute très récente, on a longtemps raconté des histoires par d'autres moyens, notamment celui du théâtre d'ombres, sorte de cousin du cinéma qui continue d'être une source d'inspiration pour certain-es cinéastes d'animation : derrière un écran formé par un cadre en bois et du papier ou un drap, des artistes manipulent des figurines (en général en papier mais parfois en d'autres matériaux comme le cuir), que l'on interpose dans un faisceau lumineux (dont on peut faire varier la couleur et l'intensité) qui éclaire l'écran ; les spectateur-trices ne voient alors que l'ombre des figurines. Le cinéma sur pellicule est une histoire de lumière, que ce soit lors du tournage : la pellicule est un support souple recouvert d'une émulsion contenant des composés sensibles à la lumière ; ou lors de la projection : dans un projecteur, les images filmées sont éclairées depuis l'arrière par une lampe et projetées sur un écran. Enfin, l'obscurité évoque évidemment celle de la salle de cinéma, à laquelle il faut préparer doucement les plus petits !

QUELLE RIGOLADE !

Plusieurs des films ne manqueront pas de faire rire les jeunes spectateur-trices. Dans le premier film, Monsieur Papier sort tout nu. Au premier abord, on ne le remarque pas forcément : c'est



un bonhomme en papier. Malgré tout, si les enfants sont observateurs, ils auront distingué les tétons et les poils sur le torse du personnage. C'est au moment où il sort de chez lui que plusieurs éléments créent, ensemble, un effet comique : Monsieur Papier, et ce sera l'unique fois, nous regarde. Il nous regarde comme si nous, spectateur-trices, le regardions aussi, et avec insistance. Comme s'il comprenait à travers notre regard que quelque chose clochait. C'est ce regard adressé et ce temps un peu suspendu qui nous alertent. Au même moment, la musique s'interrompt brusquement, avec un son bizarre, une sorte de fausse note. Même l'oiseau cesse de chanter. Alors Monsieur Papier regarde le bas de son corps et, dans un sourire gêné, rentre précipitamment pour s'habiller. C'est ce regard échangé avec nous, doublé d'un long silence soudain, qui façonne le gag, autant que la nudité elle-même, par ailleurs excellent ressort pour faire rire les petits.

Dans *La Tortue qui voulait dormir*, le principal ressort comique est celui de la répétition, dont découlent maints plaisirs. Celui, tout simple mais essentiel à cet âge, d'être en terrain connu, donc rassurant. Ensuite, celui de pouvoir participer au film en anticipant : très vite, l'enfant peut faire chœur avec le narrateur en s'écriant qu' « *on ne sort pas en pyjama* » ! Et lorsque, dans le troisième souvenir, ils voient le lion pour la troisième fois, les plus attentifs devineront que la tortue sera dérangée au moins une quatrième fois, donc, par le lion. Enfin, cette répétition permet une gradation des réactions de la tortue : alors que la première fois, elle est surprise et intriguée, la quatrième fois elle se transforme en animal de fort méchante humeur. Cela s'incarne très concrètement dans des gags, par exemple lorsque la tortue se lave le visage en s'envoyant un verre d'eau sur la figure alors qu'elle est encore au lit. Le second type d'humour du film est l'humour absurde : d'accord, on ne sort pas en pyjama, mais est-ce mieux de sortir tout nu ? Ou bien, si la carapace représente un habit, pourquoi diable mettre un pyjama la nuit ?

Le comique de répétition est également à l'œuvre dans *Le Poisson-veilleuse*. Par trois fois, le petit poisson passe par les émotions suivantes : peur d'un bruit, peur d'une ombre, alors il allume la lumière puis, rassuré, se rendort. Mais la quatrième fois, la peur est encore plus grande : comme cette ombre a de grandes dents ! Le petit poisson claque des siennes de peur. La situation est deve-

nue rituelle mais la résolution de la quatrième occurrence est inattendue, et rassurante !

Il y a une seconde lecture humoristique, moins directe, qui suscite un éclat de rire moins franc, et que les plus petits ne verront peut-être pas seuls : qui a les plus grandes dents ? Le petit poisson jaune et rond ? L'anguille menue ? La seiche, qui n'a que son encre pour se cacher des prédateurs ? Non : celui qui a les dents les plus acérées, c'est bien le poisson lanterne, qui vit dans les abysses et attire ses proies avec sa lanterne. C'est toujours la même histoire : ce sont les grandes bêtes qui ont peur des petites, par exemple les humains qui ont peur des insectes.

SEUL.E OU À PLUSIEURS

Les thèmes de la solitude ou de l'amitié traversent tous les films du programme, à l'exception du *Poisson veilleuse*. Dans *La Tortue qui voulait dormir* et *Conte d'une graine*, le cercle amical est conséquent, il manifeste une présence attentive et constante. La tortue comme le petit garçon sont entourés par des amis sur lesquels ils peuvent compter, tout en disposant d'un espace où ils peuvent évoluer seuls lorsque c'est nécessaire, que ce soit très prosaïquement pour hiberner en ce qui concerne la tortue, ou pour mener une quête personnelle en ce qui concerne le petit garçon. Car les amis peuvent nous aider à nous poser des questions et à y répondre, mais une partie du chemin ne pourra être qu'intérieure. Et, en effet, si ce sont ses ami-es qui mettent le petit garçon sur la piste d'une réflexion essentielle sur la vie, c'est seul qu'il comprendra que l'amitié est l'un des socles d'une existence heureuse. L'endroit où s'installer, c'est finalement chez soi – assertion sur laquelle on peut s'interroger avec les élèves –, près de ses ami-es. Un conte un peu moral, voire un peu mièvre, et dont certains choix sont discutables, comme la gentillesse et la beauté du dieu blanc par rapport à la méchanceté et la laideur du démon noir, opposition d'autant plus gênante lorsqu'on sait que les enfants intègrent dès leur plus jeune âge qu'il est considéré comme plus beau (et plus bénéfique) d'être une personne blanche qu'une personne noire¹. Les ami-es de la tortue, dans cette histoire bien plus malicieuse, permettent de questionner la notion de cadeau : tous offrent un objet, sauf le lion qui offre son aide. Il est donc possible de faire plaisir à un-e ami-e sans offrir un bien matériel. Malgré tout, no-



tons que les cadeaux sont tous fabriqués à la main et non manufacturés, et rappellent les activités partagées.

Dans d'autres films, la solitude semble heureuse, et non subie ou ennuyeuse : c'est le cas de la souris et du raton laveur, dont les activités les occupent pleinement sans qu'ils n'en ressentent de manque. Pour ce qui concerne la souris, sa vie est faite d'aventures : celles, imaginaires, des livres qu'elle lit ; celles, réelles et plus dangereuses, qu'elle vit pour s'approvisionner en livres et en lumière. Ses amis étant livresques, ils ne peuvent l'aider à affronter les dangers réels du quotidien. Dans le cas du raton laveur, la solitude est plus ambiguë car l'objet grâce auquel il découvre un monde inconnu est personnifié par le signe d'adieu final. Si l'on voit les choses sous cet angle, on peut conclure que même les ami-es de passage sont important-es.

Enfin, Monsieur Papier est seul et n'aime pas cela. Il aimerait être accompagné pendant sa promenade mais comme son chat ne le suit pas, occupé par sa propre vie de chat, Monsieur Papier se fabrique un nouvel animal, en l'occurrence un chien, qu'il métamorphose plus tard en un troisième animal lorsqu'il n'aura plus l'utilité du second, ou plus précisément lorsque le second le dérangera. Je vois dans ces découpages – et c'est un regard personnel, peut-être spécifique à l'âge adulte –, un rapport utilitariste au monde en général et plus particulièrement aux animaux, loin des réflexions qui traversent actuellement notre société : animaux et humains font partie d'une même nature. Pour Monsieur Papier, le chien n'a rien d'un ami, il est interchangeable. Les poissons auxquels Monsieur Papier donne vie, et qui eux-mêmes semblent donner vie à la rivière l'espace d'un instant, sont pêchés puis transformés à leur tour. Le style austère des décors (les arbres rachitiques, l'eau sombre...) fait écho à une certaine sécheresse d'âme du personnage. D'ailleurs, l'intérieur de sa maison est froid alors que celui de la tortue est chaleureux, notamment grâce aux matériaux utilisés, comme les différents tissus.

Mais heureusement pour les enfants, ce film appelle une lecture plus joyeuse et plus poétique de ces découpages qui révèlent une faculté d'imagination et de créativité, lecture guidée par la musique du film et par ses couleurs vives. D'abord, une musique sautillante dès lors que Monsieur Papier trouve enfin un compagnon

de jeu : le bonheur n'est-il réel que lorsqu'il est partagé ? Ensuite, une musique délicate lorsqu'il donne vie aux poissons puis qu'il savoure le chant nocturne de l'oiseau.

NOTES

1- Parmi tant de multiples exemples, citons les tests des poupées blanches et noires, le documentaire Ce n'est qu'un début (Jean-Pierre Pozzi et Pierre Barougier, 2010, 102 min, Belgique, France, Espagne), les romans de Toni Morrison...

